

Le dépassement dans les arcanes d'une destinée¹

Alexandre Tardy

Les grandes vérités se disent sur le pas de la porte lâche Cioran au détour d'*Aveux et Anathèmes*. Le philosophe roumain, qui cultivait la caractéristique de l'homme d'action selon Perse, à savoir l'insomnie, résumait en une phrase ce que l'auteur d'*Anabase* aurait sans doute pu évoquer en un verset. L'acte de partir révèle souvent les ultimes desseins des hommes et leur meilleur visage. Qu'il nous soit ici permis de supposer qu'en ce qui concerne Saint-John Perse, une aussi extraordinaire vie de voyageur et de passeur de seuils ne pouvait pas aller sans une production littéraire hors du commun. Qu'il nous soit permis de rapprocher Saint-John Perse d'Alexis Leger en supposant que la trame d'une existence est liée avec la secrète architecture de la création poétique. Mais ne soyons pas dupes d'une illusion trop facile : il n'y a pas de lien nécessaire entre ce que l'on vit et ce que l'on écrit ; l'écrivain peut revendiquer légitimement une totale liberté de création et l'influence de sa vie ne doit pas être soupçonnée. Si une focalisation sur le texte pur, en dehors de toute considération de l'auteur, comme le revendique Umberto Eco, semble indispensable dans le cadre d'une étude strictement littéraire, une telle méthode n'est pas universelle. Elle ressemble à un refoulement de l'identité créatrice personnalisée dès lors que le champ de l'étude s'élargit quelque peu. À l'opposé, affirmer que l'œuvre est le produit nécessaire des structures sociales et lier indissolublement les différentes sphères qui relient la création individuelle à la société comme globalité revient à enserrer la production artistique dans le moule d'un déterminisme sec. Même Sartre qui, dans *l'Idiot de la Famille*, repère les différents marqueurs sociaux que l'environnement familial porte sur le créateur, affirme dans le même temps une liberté créatrice indéfectible qui s'affirme dans la révolte et prend corps dans la matière littéraire. Aussi, une étude qui rassemble vie et œuvre, biographie et étude littéraire, peut ne pas se baser sur un présupposé déterministe mais chercher ce qui peut relier le texte et l'existence au-delà de leur différence d'essence. Elle peut se demander s'il n'y a pas un dénominateur commun qui les transcende et les mette en perspective. Chez Saint-John Perse, trouver ce dénominateur commun consiste dans le fait de constater que tout est poésie et que celle-ci peut s'appréhender dans la notion de dépassement. Principe d'un mouvement positif qui laisse derrière lui les pesanteurs de la vie et les barrières de la pensée, le dépassement est un effort continu pour prendre de la hauteur et créer. Il est le principe même de l'être, que la poésie tente de dire et que Perse a tenté de vivre. En tant qu'idéal il tient lieu à la fois de principe existentiel et d'exigence poétique, il est la tension permanente par laquelle la réconciliation de toutes choses est espérée.

Ainsi le dépassement est une instance constructive puisque, au lieu de se poursuivre elle-même absurdement, elle se résout dans un renouement et une harmonie. En un premier sens le dépassement est une distanciation identitaire : Leger doit dépasser certaines appartenances communautaires pour affirmer son ipséité. En une deuxième acception le dépassement se manifeste comme « dépassement de soi » au titre de précepte individuel. C'est un idéal qui mène au perfectionnement de soi dans une visée existentielle. Enfin, en tant que dynamique de pensée et philosophie globale, il consiste en un effacement des clivages politiques, historiques et poétiques qui mène à une vision du monde remarquable par son unité.

Dépasser, c'est en premier lieu prendre de la distance. L'identité d'Alexis Leger ne se comprend que dans une dynamique qui s'arrache de certains groupes humains, réels ou symboliques, et affirme une ipséité farouche. C'est dans le deuil d'un certain esprit de corps que

¹ Mémoire de maîtrise ayant obtenu la note maximale

Leger prend forme comme individualité dont le développement des virtualités va demander force et ténacité.

Saint-John Perse prend ses distances par rapport à ses origines et sa généalogie antillaises, en s'affirmant comme Français par excellence. Pendant ses années de formation, depuis l'arrivée à Pau jusqu'à la décision d'embrasser la carrière diplomatique, Leger oscille entre le mépris de l'environnement métropolitain et un quasi reniement de ses origines créoles.

D'un côté en effet, le jeune Alexis a du mal à s'épanouir dans ce nouveau milieu géographique et culturel qu'est Pau. Larbaud, dans une lettre à Léon Paul Fargue datée d'avril 1911, affirme que Leger « [...] s'est fait tout cela tout seul, aidé simplement de son dégoût de la France et de son mépris de Paris »². Une certaine nostalgie de la terre antillaise maintient en lui le sentiment d'un déracinement. En même temps, Leger va se résoudre au fil du temps à devenir diplomate, résolution qui implique d'accepter de se sentir français puisque dépendant du pouvoir central ministériel. Or c'est là que le retour en France sert de révélateur à un complexe, à une gêne, source de questionnements et d'inquiétudes quant à la nouvelle vie du jeune homme. Leger est marqué par l'identité antillaise de sa famille et de ses aïeux. Non seulement il manque de références dans le milieu parisien, ce qui constitue un sévère handicap pour l'examen de son dossier au concours des Affaires étrangères :

*La perte de mon père, mon manque de fortune et mon dépaysement en France, loin de toutes relations parisiennes et sans possibilités de séjours à Paris, ne sont pas faites pour me faciliter les choses*³.

Mais de plus il risque d'être considéré comme un étranger, ou du moins comme un personnage atypique dont la valeur propre pourrait être éclipsée par l'exotisme fantasmé dont il est auréolé, bien que descendant de cadets de Bourgogne. Georges Desportes l'évoque en ces termes : « La singularité antillaise est par trop révélatrice et accusatrice. D'autre part, diplomate de carrière, vu le racisme avoué ou camouflé, et la xénophobie de l'Hexagone, c'est pour lui un handicap à l'avancement professionnel, un obstacle à l'ascension sociale »⁴. Bien qu'étant lui-même blanc, Leger semble éprouver le sentiment d'une différence gênante. Privé de terre ancestrale en France et marqué du sceau de la singularité créole, il ressent ce qui pourrait le conduire à se sentir éloigné de l'identité française triomphante qui sied à un serviteur de la République. Mais au lieu d'en faire un complexe, Leger auréole les Antilles de prestige : elles sont pour lui le lieu de conservation de l'identité française la plus pure. La langue française, seule patrie véritable du Français est, comme la mer qui baigne l'espace caraïbe, *lieu de convergence et de rayonnement*⁵. Leger peut ainsi se sentir purement français puisque sa naissance et sa vie épousent l'idéal migratoire de la langue française⁶. C'est donc à un véritable dépassement du fantasme de la différence originelle que Leger parvient, au prix d'une revalorisation de ses origines.

Reste cependant que Leger n'amalgame pas tous les Antillais comme porteurs de la plus pure essence française. Pureté française rime chez lui avec pureté raciale. Cette obsession trouve son origine dans un racisme ambiant des Blancs martiniquais vis-à-vis des autres populations de couleur. C'est dans la mesure où les Békés blancs ont su « [...] renforcer [leurs] qualités de souche, par simple réaction de défense organique à la transplantation »⁷ qu'ils méritent considération. C'est par survie dans un milieu hostile parce que métissé qu'ils maintiennent en place les vestiges d'une civilisation coloniale, comme l'analysent Edith Beaudoux-Kovats et Jean Benoit : « Le groupe des blancs créoles se compose d'individus [...] [qui] ont le sentiment d'appartenir à une caste fermée qui a toujours eu la direction de l'île [...] selon eux, le principal critère de différenciation sociale est la

² Cité par Georges Desportes, *Saint-John Perse ou l'équivoque de la suspicion*, Éditions ô Madiana, 1991, p. 14.

³ Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, collection NRF, bibliothèque de la Pléiade, 1982, (1^{er} édition 1972), p. 719. Nous utiliserons l'abréviation usuelle OC pour désigner cet ouvrage.

⁴ G. Desportes, *op. cit.*, p. 18.

⁵ OC, p. 570.

⁶ Pour toutes ces questions, voir l'ouvrage de Mary Gallagher, *Saint-John Perse, La Créolité de Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, *Cahiers de la NRF*, série Saint-John Perse, n° 14, 1998.

⁷ OC, p. 831.

race qui sépare la société en deux : d'un côté, il y a les blancs ; de l'autre, les Mulâtres et les Noirs »⁸. Ne pas être soupçonné de métissage et être les gardiens de la pureté de leur lignée, tels sont les desiderata communs aux membres de la communauté blanche des Antilles. Leger s'inscrit parfaitement dans cet effort familial. Toutes les belles jeunes femmes métisses, souvent des domestiques, sont pour Alexis l'adolescent autant de tentatrices à la sensualité trouble : *les perles d'une sueur brillante sur son front, à l'entour de ses yeux - et si tiède, sa bouche avait le goût des pommes-rose*⁹, sources de plaisirs condamnés en face desquels il faut déployer une ascèse, idéalement à toute épreuve mais qui en pratique dut sans doute montrer des failles. Mais le concept de race chez Saint-John Perse va bien au-delà de son acception ethnique. Renée Ventresque rappelle que le mot « race » « recouvre toutes les acceptions : race, au sens propre, où interviennent la couleur de peau et certaines particularités physiques, race encore qui dit une qualité éminente du comportement, de la pensée ou de l'écriture... »¹⁰. Chez Perse, la notion de race se confond dans un de ses sens avec celle de l'élite des intellectuels, des artistes, des hommes de pouvoir et de tous ceux que la capacité créatrice élève au-dessus des masses, qui lui doivent le respect :

*Ô grande dans l'écart et dans la dissemblance, ô grande de grande caste et haute de haut rang,
À toi-même ta race, ta contrée et ta loi ; à toi-même ton peuple, ton élite et ta masse*¹¹.
*La condition de l'homme est obscure. Et quelques-uns témoignent d'excellence*¹².

L'appartenance à la race des grands hommes devient la grille de lecture de l'existence des individus. Jacques Rivière est ainsi désigné comme *écrivain de pure race*¹³ et René Char comme *pur-sang*¹⁴. Pour Perse, il s'agit de faire partie de cette élite et de s'entourer de ses dignes représentants. Cette communauté, réelle ou imaginaire, est celle qui dépasse et surpasse la masse de ceux qui ne vivent pas leur vie comme création et ne vont pas au bout de leurs desseins. Allons plus loin : il ne s'agit pas seulement pour Perse d'être au-dessus du commun des mortels, ni même seulement de l'être aux côtés d'autres, mais bien d'acquérir la reconnaissance des autres membres de sa race, certes différents par leur fonction, et donc non rivaux, mais qui le créditent d'une estime supérieure. C'est par une inter-célébration que les membres de l'élite maintiennent intact leur sentiment de supériorité. Les nombreux *Hommages* présents dans les *Œuvres complètes* répondent à d'autres hommages, tels *Honneur à Saint-John Perse*¹⁵. Faire partie de la race des grands hommes relève du même défi que de faire partie de la race blanche aux Antilles : c'est, dans un effort darwinien de survie, échapper à tout métissage.

On reproche souvent à Leger le diplomate d'avoir été un carriériste, masquant son ambition derrière une façade de désintéressement et de sens du devoir. Les témoignages critiques de contemporains restent rares, et l'on a plus souvent affaire à des panégyriques ou des attaques. Mais l'on peut au moins se demander quel est l'idéal - même s'il n'est que d'apparat - qui sous-tend le sens de la carrière politique et diplomatique de Leger. En vérité, c'est ici que la poésie de Perse nous dévoile ce sens. Libre à chacun de choisir entre la congruence de la vie et de l'œuvre d'une part et leur dissemblance d'autre part... Le Prince d'*Amitié du Prince* est la figure de l'aristocrate hiératique et désintéressé, par opposition au Conquérant d'*Anabase*. Alors que ce dernier est porté par son ambition de dirigeant, centralise son pouvoir et s'assure de la rationalité de la Cité, le *Prince par l'absurde*¹⁶ [...] veille. Et c'est là sa fonction. [...] Il n'en a [pas] d'autre parmi nous¹⁷.

⁸Édith Beaudoux-Kovats et Jean Benoist, « Les Blancs Créoles de la Martinique », in *l'Archipel inachevé*, Montréal, Presse de l'Université de Montréal, 1972.

⁹ OC, p. 26.

¹⁰ Renée Ventresque, *Les Antilles de Saint-John Perse, itinéraire intellectuel d'un poète*, Paris, l'Harmattan, 1993, p. 68.

¹¹ OC, p. 365.

¹² OC, p. 69.

¹³ OC, p. 679.

¹⁴ OC, p. 989.

¹⁵ Jean Paulhan, « Introduction » in *Honneur à Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, 1965.

¹⁶ OC, p. 65.

¹⁷ OC, p. 68.

Aux antipodes du politicien calculateur, il est *l'Enchanteur aux sources de l'esprit*¹⁸, assumant une tâche de médiation sacrée parmi les hommes, *lourd d'ancêtres*¹⁹, il hérite de sa tâche plutôt qu'il ne la recherche. On sait d'autre part combien Perse fut influencé par le modèle de l'aristocrate nietzschéen. Ce dernier, soucieux de vivre sa liberté, refuse l'opportunisme. Il a conscience que les stratégies de recherche effrénée du pouvoir au nom d'un idéal de vertu, loin de procurer liberté et puissance, conduisent à des situations de compromission, de dépendance et finalement de soumission : le carriérisme est l'antichambre de la servitude. L'homme politique idéal, c'est Aristide Briand, supérieur, maître à penser et ami de Leger :

*Et celui-là fut grand parmi les hommes de son temps qui, sous le signe d'élection, dénué de toute vanité, inaccessible à toute sollicitation du pouvoir personnel, sut toujours restituer à son milieu humain tout ce qu'il lui empruntait*²⁰.

Ce créateur²¹ eut toute l'aristocratie foncière d'un être de haute frondaison²². Être homme de pouvoir, ce n'est pas dépasser l'autre pour l'écraser, mais se tenir à distance des masses pour mieux les guider. Où la magie du charisme remplace la violence de la contrainte...

Le dépassement de soi concentre les efforts d'un être sur lui-même afin de se transcender. C'est la gestion des forces, leur ordonnancement les unes par rapport aux autres, la *sculpture de soi*, comme dit Michel Onfray. Il revêt chez Perse des formes aussi diverses que l'ascèse, l'harmonie et le déchaînement.

Ascèse, tout d'abord. Le mot n'est pas trop fort pour désigner la discipline que s'impose Perse pour parvenir à une plus grande perfection. Déjà enfant, Leger a dû se donner une ligne de conduite compatible avec sa nouvelle vie sur le Continent. Tout à Pau contraste avec la Guadeloupe : l'air vif, l'alternance des saisons, la forme des montagnes... Ainsi, comme l'analyse M. Philippon, « l'enfant déraciné des tiédeurs alanguies des îles trouve dans les Pyrénées une fraîcheur et un abrupt propices par l'effort qu'ils exigent à raffermir le sentiment du Moi »²³. Le refus de toute fièvre du corps et de l'âme demeurera une constante dans sa vie, marquée par de hautes responsabilités. Cette exigence a pour vecteur de réalisation un travail d'austérité physique sur l'organisme, qui prend des formes plus ou moins dures. C'est ainsi à une véritable violence sur soi que s'applique Perse en septembre 1944 lorsqu'il s'isole sur l'île privée de Béatrice Chandler, *Seven Hundred Acre Island*, pour « détruire en [lui] le poète »²⁴ et tâcher de « comprimer,[...] d'étrangler le seul être qui [lui] soit au fond vraiment naturel »²⁵. La discipline des *eaux froides (deux bains par jour par tous les temps)* »²⁶ est censée lui fournir l'énergie nécessaire pour, en ces temps de guerre et d'exil, prendre en main son destin. Dans les poèmes de Saint-John Perse, l'ascète, souvent représenté comme vivant en pleine nature, le plus loin possible de la civilisation (... *Et au-delà, les purs récifs, et de plus haute solitude - les grands ascètes inconsolables lavant aux pluies du large leurs faces ruisselantes de pitié...*²⁷), est celui qui refuse la tentation du gras et cultive la maigreur, non à des fins séductrices et plastiques, mais pour se dépasser, pour se concentrer et acquérir une clairvoyance qui lui octroie le statut de sage. Il est une figure voisine du Prince, que sa maigreur oppose à la Reine *hantée de passions comme d'un flux du ventre*²⁸ et qui, comme l'oiseau, symbolise la pureté et l'élégance du mouvement. Prince et ascètes s'épurent jusqu'à n'être qu'énergie. Le poète

¹⁸ OC, p. 65.

¹⁹ OC, p. 71.

²⁰ OC, p. 605.

²¹ OC, p. 609.

²² OC, p. 606.

²³ Michel Phillipon, « Discours de la rééducation volontaire : la lettre à Frizeau de mars 1907 », in *Saint-John Perse, les années de formation*, Actes du colloque de Bordeaux, Jack Corzani éd., Paris, C.E.L.F.A., l'Harmattan, 1994, p. 197.

²⁴ Lettre de Saint-John Perse à Katherine Biddle, 13 septembre 1944, in *Courrier d'exil, Saint-John Perse et ses amis américain 1940-1970*, Carol Rigolot éd., Paris, Gallimard, 2001, p. 112.

²⁵ C. Rigolot, *op. cit.*, p. 113.

²⁶ OC, p. 907.

²⁷ OC, p. 238.

²⁸ *La Gloire des Rois*, OC, p. 67.

procède par soustractions, ellipses, omissions [...]. [Son] œuvre comporte des sacrifices : l'écriture est soumise à l'exigence de concision, condition d'un texte lucide et fort. Ainsi l'ascèse du sage au désert, économe en mouvements inutiles, a-t-elle pour reflet l'ascèse du poète en création, soucieux de la pureté du poème.

Mais l'ascèse n'est pas le seul paradigme du dépassement de soi. De même qu'il y a un temps pour la traversée du désert, il y a un temps pour une vie plus harmonieuse où le mental, cessant de rogner sur le corps pour affirmer son pouvoir, s'allie plutôt avec lui. Leur alliance, placée sous le signe de l'harmonie des facultés, devient le moteur de la création de soi. Cette conception, Perse la trouve dans trois lectures décisives : Spinoza, Descartes et Emerson. Envisagée selon une lecture spinoziste, la maîtrise du corps n'a rien d'une violence pure : le corps n'est pas un ennemi ni une prison pour l'âme que celle-ci devrait réduire à sa plus simple expression, une matière mécanique et docile, en annihilant les potentialités. Corps et âme « [...] sont comme une seule et même chose qui est conçue tantôt sous l'attribut de la Pensée tantôt sous celui de l'Étendue »²⁹. Pour combattre les passions, sources de déséquilibre et d'aveuglement, il faut se consacrer à l'action, par laquelle l'unité de l'âme et du corps est retrouvée au sein d'une liberté, d'une puissance, d'un effort pour persévérer dans son être et tendre vers la réalisation de soi : le *conatus*. Aussi *c'est quand nous devenons nous-mêmes causes de nos propres affects et maîtres de nos perceptions adéquates que notre corps accède à la puissance d'agir et notre esprit à la puissance de comprendre qui est sa manière d'agir*. Bref, comme semble le résumer Leger dans la lettre à Frizeau en mars 1907, *l'action féconde est celle de soi-même sur soi-même*³⁰. Descartes, lui, voit le remède à nos passions inutiles dans l'infini vouloir, la « puissance indéterminée de détermination »³¹, à l'image de l'infinité divine. C'est la volonté qui est à la source du dépassement de soi et du projet existentiel. Leger ne dit pas autre chose à Frizeau : *J'ai acquis ma santé surtout en la voulant*³². En lisant les *Sept essais*³³ d'Emerson³⁴, préfacés par Maurice Maeterlinck, Leger trouve l'exposé d'un projet que résume ainsi Renée Ventresque : « il s'agit de devenir soi et d'affirmer son génie »³⁵. Chaque homme, surtout lorsqu'il est poète, est doté d'une liberté infinie qui ne demande qu'à se réaliser dans la construction de sa propre grandeur. Le chemin de celle-ci n'est pas un labyrinthe mais une voie toute tracée qui somme l'homme de se réaliser, de devenir lui-même, en étant attentif à laisser son âme le guider. Ceci correspond bien à la conception de l'existence humaine de l'auteur d'*Anabase*. Le docteur Anders Osterling, de l'académie suédoise, auteur de l'allocution inaugurale de remise du Nobel de littérature à Perse, déclare que ce dernier n'a cessé d'être la voix de *l'exaltation du pouvoir créateur de l'homme*³⁶.

Outre l'ascèse et l'harmonie créatrice, le dépassement de soi prend chez Perse une troisième forme : celle du déchaînement maîtrisé des forces. À travers la lecture de Nietzsche, le poète intègre cet idéal de vie consistant à laisser les pulsions, si contradictoires soient-elles, s'épanouir. Un rapide survol des œuvres persiennes permet d'entrevoir la place des « [...] très grandes forces en croissance sur toutes [les] pistes de ce monde »³⁷. Forces naturelles des éléments qui donnent leurs noms aux poèmes : *Vents, Pluies, Neiges* ; forces des personnages qui parcourent l'œuvre : le Prince, le Navigateur, le Conquérant ; force enfin du poète qui, à travers l'acte d'écrire, laisse à la syntaxe et aux mots les séquelles d'une dynamique. Chez Nietzsche, on trouve le thème de la Volonté

²⁹ Baruch Spinoza, *Ethique* III,2, in *Œuvres complètes*, Paris, NRF, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1954.

³⁰ OC, p. 729.

³¹ M. Philippon, *op. cit.*, p. 198.

³² OC, p. 728.

³³ Emerson, *Sept Essais : Confiance en soi-même, Compensation, Lois de l'Esprit, Le poète, Caractère, l'Ame suprême, Fatalité*, traduction de I. Will (M. Mali), préface de M. Maeterlinck, 3^e édition, Bruxelles/Paris, P. Lacomblez/Calmann Lévy, 1907.

³⁴ On trouvera de très abondantes indications sur ce poète et essayiste américain du XIX^e siècle sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.transcendentalists.com/1emerson.html>.

³⁵ Renée Ventresque, « Dialogue dans le secret d'une bibliothèque : Alexis Leger et Emerson », in *Saint-John Perse, les années de formation, op. cit.*, p. 97.

³⁶ OC, p. 1137.

³⁷ *Vents*, OC, p. 183.

de Puissance, qui désigne le déploiement des forces. Toute énergie est Volonté de Puissance, dans les mondes organique (pulsions, besoins...), psychologique (idéaux, désirs...) et inorganique (éléments naturels...). Chez Nietzsche et chez Perse, on trouve l'idée que ces forces doivent être laissées en croissance. Pour l'auteur d'*Ecce Homo*, l'impératif interne de la Volonté de Puissance est *être plus*, c'est-à-dire qu'elle est toujours auto-dépassement. L'homme doit apprendre à vivre avec ces forces et épouser leur mouvement de dépassement. Est maître de lui l'homme qui a su harmoniser ses pulsions tout en ne bridant pas leur caractère contradictoire. Cette licence donnée au côté dionysiaque de l'existence bannit l'ascétisme. Lorsque celui-ci est érigé en idéal, il déprécie le corps, glorifie la souffrance, cultive la mauvaise conscience et la culpabilité, reste enfermé dans une morale sclérosée et décadente. Il faut laisser toutes nos virtualités se réaliser. La définition donnée par Perse de la poésie est celle que Bonaparte donnait du bonheur : *le plus grand développement de toutes nos facultés*³⁸, et pourrait-on ajouter, une adhésion pleine et entière au monde dans son caractère changeant et multiforme. Dans *Eloges*, l'initiation poétique à ce caractère protéiforme du monde prend une couleur ésotérique : *Le sorcier noir sentenciant à l'office : Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer*³⁹. L'initié parvient à la grandeur, terme commun aux deux auteurs et désignant un état d'épanouissement des facultés où le dépassement de soi tient lieu d'idéal. L'homme du dépassement, chez Saint-John Perse, poursuit toujours son expansion au-delà des valeurs communes : *Nos revendications furent extrêmes, à la frontière de l'humain*⁴⁰; « *Et qu'un mouvement très fort nous porte à nos limites, et au-delà de nos limites !*⁴¹ ».

Le dépassement de soi, projet existentiel, se prolonge dans une philosophie globale de l'ouverture, de l'éclatement des frontières, de la dilatation de l'esprit. Saint-John Perse élargit notre pensée et nous fait entrevoir les liens secrets qui unissent les peuples et les grandes forces cosmiques.

En politique internationale, le dessein le plus représentatif de la pensée de Leger est, aux côtés de Briand, l'aspiration à une unité transfrontalière nouvelle : l'Europe. On sent derrière ce projet la volonté de tendre vers l'idéal universel de paix mondiale, avec pour creuset ces territoires que les guerres ont déchiré et ces peuples que ces dernières ont éloignés les uns des autres. La guerre de 1914-1918, avec ses nationalismes exacerbés, ses douloureuses questions frontalières et la démonstration de la capacité des peuples à se fermer les uns aux autres, a fait naître chez certains l'espoir insensé de pouvoir bâtir une entité qui mette enfin un terme à tant de haine : l'Europe, mais pas celle du Congrès de Vienne, fausse harmonie, vrai partage impérial, simulacre d'unité. L'Europe dont rêvent Briand et Leger, c'est une Europe idéale, une Europe où les souverainetés nationales se rapprochent sans s'effacer, où les frontières ne sont plus d'anciens champs de bataille où l'on se tourne le dos mais des laboratoires vivants d'une identité en formation. Dans le *Mémoire sur l'organisation d'un régime d'union fédérale européenne*, Leger n'a pas peur d'évoquer *l'institution, entre peuples d'Europe, d'une sorte de lien fédéral qui établisse entre eux un régime de constante solidarité [...]*⁴². Il s'agit bien de créer une institution supra-étatique, une Conférence qui serait spécifiquement européenne et qui, ne dépendant d'aucun État en particulier, assurerait la cohésion de tous. Le dépassement des frontières impliquerait la création d'une entité institutionnelle qui matérialiserait ces liens transfrontaliers multiples et qui *serait appelé à constituer le lien vivant de solidarité entre nations européennes et à incarner ainsi la personnalité morale de l'union européenne*⁴³. Supprimer les frontières, non, les dépasser, oui : il faut préserver l'auto-détermination des peuples, qui ne saurait souffrir de transfert, puisqu'un tel transfert signifierait une dépendance et finalement la dénaturation de la philosophie de l'union : *C'est sur le plan de la souveraineté absolue*

³⁸ OC, p. 577.

³⁹ OC, p. 24.

⁴⁰ OC, p. 191.

⁴¹ OC, p. 193.

⁴² OC, p. 583.

⁴³ OC, p. 588.

et de l'entière indépendance politique que doit être réalisée l'entente entre Nations européennes⁴⁴. Entente qui suppose une attitude ouverte vis-à-vis des pays tiers : une union qui prônerait l'harmonie en son sein mais durcirait ses frontières et ses rapports avec le reste des Etats du monde ne serait pas un grand progrès mais une simple transposition à l'échelle fédérale du protectionnisme étatique et de la politique nationaliste. L'utopie de Leger a des accents internationaux. Dans le *Discours pour la signature du Pacte Briand-Kellogg*, écrit par Leger et lu par Briand à la cérémonie de signature du Pacte de Paris⁴⁵, il est fait référence à l'*universalité* du pacte comme *communauté spirituelle des Etats représentés, moralement, à cette première signature*. Communauté humaine mondiale formée des peuples signataires actuels et futurs, elle représente le triomphe des valeurs de paix, de solidarité et de justice interétatique, avec en filigrane l'espoir d'une régulation efficace, par la SDN, des rapports entre pays. Dans une envolée lyrique, Leger dit sentir [...] *s'élarg[ir], dans notre pensée, l'assemblée solennelle des signataires du Pacte général de renonciation à la guerre, et par-delà les murs de cette salle, par-delà toutes frontières, maritimes ou terrestres, cette vaste communion humaine se fait assez sensible pour que nous ayons, sincèrement, le droit de nous compter plus que quatorze à cette table*. La suite de l'histoire ressemble à une tragédie : à la conférence de Munich, le 29 septembre, Hitler, Daladier, Chamberlain et Mussolini se mettent d'accord sur les nouvelles frontières de la Tchécoslovaquie. Abandonnée par ses alliés, celle-ci est amputée de 85 000 kilomètres carrés au profit de l'Allemagne. Alexis Leger participe à cet événement, contraint et forcé de représenter le Quai d'Orsay en tant que Secrétaire Général à la place de son ministre, Georges Bonnet, et d'accompagner Daladier, Président du Conseil. Munich inaugure le renversement du mouvement qui semblait porter jusqu'alors l'humanité vers un idéal politique global. C'est le triomphe du nationalisme expansionniste et l'échec du pacifisme. On lit ceci dans le journal de Boyer de Sainte-Suzanne : *De nouveau l'angoisse. Pourtant les gens sont infiniment moins inquiets qu'en septembre*⁴⁶. *Sauf quelques-uns qui ont l'impression d'entrer dans le cyclone. [...] Léger très sombre ; inquiet*⁴⁷. Il deviendra belliciste après Munich et ses désillusions, mais pas en partisan de la guerre à outrance.

Cette pensée géopolitique globale trouve un écho dans une philosophie de l'Histoire qui invite à voir dans le cours des événements non pas une suite d'accidents tragiques et contingents, mais bien plutôt une mosaïque dont le sens n'est révélé que si on la regarde de plus haut. Bien que Leger prône l'optimisme en politique, les temps sont sombres. Durant la carrière professionnelle du diplomate-écrivain, deux guerres sanglantes fauchent des millions de vies et enfantent les pires abominations que l'Humanité ait connu. Au milieu de ces ruines et de ces morts, où trouver l'espoir ? Curieusement, on ne trouve dans les *Œuvres complètes* aucune évocation, même littéraire, de la Shoah et des horreurs de la guerre. Indifférence d'un exilé ? Colette Camelin nous rapporte l'entrevue, en 1950, de Saint-John Perse et du poète polonais Czeslaw Milosz, rescapé des grands massacres de Varsovie, qui lui parlait des tourments que lui avait causés la guerre : « Je crains de l'avoir mortellement ennuyé : l'auteur d'*Anabase*, enfermé dans son isolement majestueux d'émigré volontaire, considérait les agitations et les conflits de ses contemporains comme on considère le flux et le reflux de la mer »⁴⁸. Pis encore, Leger semble à l'aise au milieu de certaines formes de violence qu'il associe volontiers au déchaînement de forces cosmiques. C'est en des termes guerriers qu'il évoque la *bataille* du Quartier diplomatique de Pékin contre l'épidémie de peste qui sévit dans les provinces de l'Est chinois :

⁴⁴ OC, p. 587.

⁴⁵ On se référera à la transcription qui en est faite dans *Honneur à Saint-John Perse*, Paris, Gallimard, 1965, pp. 695-697.

⁴⁶ En note : « Allusion à la conférence de Munich, 29-30 septembre 1938, suite à la crise des Sudètes et au démantèlement de la Tchécoslovaquie par Hitler ».

⁴⁷ Raymond Boyer de Sainte-Suzanne, *Une politique étrangère, le quai d'Orsay et Saint-John Perse à l'épreuve d'un regard, novembre 1938-juin 1940*, Henriette et Philippe Levillain éd., Viviane Hamy, 2000, p. 52 (17 mars 1939).

⁴⁸ Renée Ventresque, Paule Plouvier, Jean-Claude Blachère, *Trois poètes face à la crise de l'histoire : André Breton, Saint-John Perse, René Char*, Paris, l'Harmattan, 2000, p. 133.

[...] j'ai vraiment aimé toute cette bataille de la peste. Je l'ai passionnément vécue, comme une grande aventure et qui rompait pour moi beaucoup de platitude ambiante. Faut-il aller plus loin dans l'inavouable ? Je ne puis, je n'ai jamais pu m'empêcher d'aimer, en toute époque et en tout lieu, ces jeux de grandes forces naturelles : inondations, typhons, séismes, éruptions volcaniques, grandes épidémies et soulèvements divers [...] ⁴⁹.

Alors quoi ? La guerre n'est-elle qu'un écobuage, une bonne purge pour l'Humain ? Non, bien entendu : lavons Leger de toute incurie par rapport au malheur de ses contemporains. En fait, sa conception du temps est celle d'un historien qui écrirait comme un évangéliste. Recul et méditation filtrent les gravats bruts de l'actualité violente et la pressent pour en extraire un concentré, un absolu qui prend sens dès lors que l'on accepte de mettre l'Histoire en perspective. La violence est absurde lorsqu'on la considère du point de vue humain, avec pour horizon la courte existence qui nous est donnée à vivre. Mais on peut dépasser cette violence en la replaçant dans une temporalité plus vaste où elle prend tout son sens. Voilà qui sonne tout hégélien. À tout ce qui paraît être une catastrophe sanctionnant la fin de tout et l'horreur absolue, l'historien hégélien répond par la logique du développement de l'Esprit qui ne se révèle que sur une durée extrêmement longue. Cette référence à Hegel est ouvertement revendiquée par Leger lorsqu'il analyse l'évolution de la Chine traditionnelle vers un collectivisme de type communiste-léniniste :

[...] aussi lente et laborieuse, aussi confuse et convulsive que soit cette mutation, elle n'en est pas moins inscrite, inéluctablement, dans le déterminisme historique d'un évolutionnisme hégélien beaucoup plus général ⁵⁰,

bien qu'à titre individuel,

Le Chinois, vaniteux et cupide, ne nourri[sse] individuellement que deux passions : l'argent et la conquête du rang social ⁵¹.

Hegel expliquerait ce lien dialectique entre, d'une part, les intérêts particuliers et, d'autre part, la réalisation de l'histoire du monde par la *ruse de la raison* :

[...] dans l'action je suis moi-même, c'est mon propre but que je cherche à accomplir. Mais ce but peut être bon, et même universel. L'intérêt peut être tout à fait particulier mais il ne s'ensuit pas qu'il soit opposé à l'Universel. L'Universel doit se réaliser par le particulier [...] ; dans l'histoire universelle, il résulte des actions des hommes quelque chose d'autre que ce qu'ils ont projeté et atteint, que ce qu'ils savent et veulent immédiatement. Ils réalisent leurs intérêts, mais il se produit en même temps quelque autre chose qui y est cachée, dont leur conscience ne se rendait pas compte et qui n'entraîne pas dans leurs vues ⁵².

Leger nous ouvre les yeux à cet universel vers lequel converge l'histoire des peuples et qui relie le passé et le futur humains aux grands cycles cosmiques. La poésie est capable de dire un tel universel car *c'est d'une même étreinte, comme une seule grande strophe vivante, qu'elle embrasse au présent tout le passé et l'avenir* ⁵³. Aussi, *C'est à hauteur d'horizon qu'il faut dès maintenant tenir le regard, sans trop d'égards pour [...] le présent* ⁵⁴. La conscience d'un peuple, irréductible à celle des êtres qui la composent et probablement inconsciente en eux, est une des échelles auxquelles il faut se fier pour entendre l'Histoire. Car c'est en raisonnant à ce niveau que l'on entrevoit les grandes charpentes du temps qui toujours dépassent infiniment l'importance du ponctuel : *Les pires bouleversements de l'histoire ne sont que rythmes saisonniers dans un plus vaste cycle d'enchaînements et de renouvellements* ⁵⁵. Dépasser la violence immédiate est hautement souhaitable, car cela permet, intellectuellement, de raisonner avec lucidité et en historien ; et, éthiquement, comme nous y invite Nietzsche, de ne pas vivre dans le ressentiment et la rumination, de laisser les *Pluies* laver la mémoire trop pesante de l'Humanité :

⁴⁹ OC, p. 859.

⁵⁰ OC, p. 810.

⁵¹ OC, p. 834.

⁵² Hegel, *La Raison dans l'Histoire*, traduction nouvelle, introduction et notes par Kostas Papaioannou, Paris, collection 10-18, 1965, p. 107-111.

⁵³ *Discours de Stockholm*, OC, p. 445.

⁵⁴ OC, p. 809.

⁵⁵ OC, p. 446.

Lavez, lavez l'histoire des peuples aux hautes tables de mémoire : les grandes annales officielles, les grandes chroniques du Clergé et les bulletins académiques. Lavez les bulles et les chartes, et les Cahiers du Tiers État ; les Covenants, les Pactes d'alliance et les grands actes fédératifs ; lavez, lavez, ô Pluies ! tous les vélins et tous les parchemins, couleur de murs d'asiles et de léproseries, couleur d'ivoire fossile et de vieilles dents de mules...⁵⁶.

La poésie est la manifestation la plus représentative de la pensée du dépassement. Discipline totale, la poésie englobe tout : *Se refusant à dissocier l'art de la vie, ni de l'amour la connaissance, elle est action, elle est passion, [...] et novation toujours qui déplace les bornes*⁵⁷. Elle est l'espace où convergent toutes les activités humaines, sciences et arts, où se réconcilient les destins des hommes évoqués dans les énumérations d'*Anabase*. Saint-John Perse va même plus loin : la poésie, ni purement art ni purement science, est une attitude plutôt qu'une discipline : *création de l'esprit est d'abord « poétique » au sens propre du mot*⁵⁸. La poésie ne fait concurrence à aucune de ces créations car loin d'être un discours d'autorité, elle consiste en une transgression des limites, transgression qui, comme l'analyse Dan-Ion Nasta, « n'est pas un thème et encore moins une thèse, une position résolutoire mais bien une trans-position sans terme qui ne cristallise dans un discours qu'à condition d'en subvertir les limites »⁵⁹. Ainsi pensé, « le poème de Perse demeure une création ouverte, expansive, qui élude le moment de la cristallisation : il se dépasse en vue d'un autre dépassement »⁶⁰. En révélant la poésie comme l'attitude qui fait éclater les limites de la création humaine, le Poète, grand Transgresseur, invite à voir dans le génie de l'homme une unité où l'entrelacement des œuvres et des actions révèle la perspective d'une Histoire où toute chose a sa place et fait sens. Le dépassement est ce renouement avec la totalité de l'Univers. C'est une hygiène de la pensée qui est en même temps un idéal philosophique : ne jamais se laisser prendre par les pièges des systèmes et des taxinomies, ne rien exclure de la louange : *Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande*⁶¹, chercher les correspondances secrètes entre les réalités les plus disparates : *Ainsi, par son adhésion totale à ce qui est, le poète tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'Être. Et sa leçon est d'optimisme. Une même loi d'harmonie régit pour lui le monde entier des choses*⁶². Mais le poète rappelle aux hommes que les plus hautes quêtes métaphysiques sont futiles si elles ne débouchent pas sur une éthique de la vie humaine. Il faut que l'homme temporel, oublieux de son être propre, renoue avec l'homme intemporel :

Dans les anciens rites du feu, l'offrande rituelle faite à la flamme fut sacrifice à l'ordre universel autant qu'à l'ordre individuel, l'acte sacrificiel ayant pour but de recréer l'unité primordiale et de renouer au tout de l'être l'homme mis en pièces par l'histoire...⁶³.

Ainsi, s'il est nécessaire de laisser derrière soi les systèmes de pensées, les classifications sclérosantes, les taxinomies intellectuelles, pour saisir vraiment le caractère mouvant de l'Être, une telle exigence ne se suffit pas : la poésie sert d'abord à mieux vivre, en homme libre.

Ainsi, le dépassement nous semble une grille de lecture applicable à toute l'œuvre de Saint-John Perse. Et par œuvre nous entendons aussi bien les écrits que la vie, puisque celle-ci, autant d'après le tableau autobiographique que d'après les témoignages extérieurs, apparaît comme aussi finement ciselée que les grandes fresques poétiques qui traversent les *Œuvres complètes*. Il est admirable de constater qu'une vie et une œuvre puissent graviter autour d'un même idéal : celui d'une poussée en avant, d'une adhésion à ces grandes forces de l'univers qui invitent à une liberté sans frontières, celle du créateur. Le dépassement n'est point le rêve de la venue d'un Surhomme ou d'un homme devenu dieu. Si l'homme se dépasse, c'est d'abord pour renouer avec sa nature, celle

⁵⁶ OC, p. 151.

⁵⁷ OC, p. 445.

⁵⁸ OC, p. 444.

⁵⁹ Dan-Ion Nasta, *Saint-John Perse et la découverte de l'être*, Paris, PUF, 1980, p. 112.

⁶⁰ *Ibid.*

⁶¹ *Éloges*, OC, p. 24.

⁶² OC, p. 446.

⁶³ OC, p. 455.

du génie humain qui toujours invente, produit de l'inattendu, casse les déterminismes et les inerties pour faire de sa vie une œuvre d'art.

Saint-John Perse voit d'en haut, mais il ne regarde pas de haut. Vigie sur le voilier de l'humanité, il scrute un horizon que tout le monde n'aperçoit pas, mais auquel tout le monde est appelé. Il clame l'urgence de partir, qui est moins une exhortation au voyage qu'à l'éveil intérieur et à l'élargissement du champ de la conscience. Et c'est à nous, lecteurs d'un très grand livre de Mer, d'entendre aujourd'hui cette invitation à la chevauchée sur les plus hautes routes de l'existence.

Alexandre Tardy
Étudiant en Sciences-politiques d'Aix-en-Provence